

Proust sadomasochiste ?

30 mars 2020, Collège de France

Kazuyoshi Yoshikawa

- « Et comme dans ce jeu où les Japonais s’amusent à tremper dans un bol de porcelaine rempli d’eau, de petits morceaux de papier jusque-là indistincts qui, à peine y sont-ils plongés s’étirent, se contournent, se colorent, se différencient, deviennent des fleurs, des maisons, des personnages consistants et reconnaissables, de même maintenant toutes les fleurs de notre jardin et celles du parc de M. Swann, et les nymphéas de la Vivonne, et les bonnes gens du village et leurs petits logis et l’église et tout Combray et ses environs, tout cela qui prend forme et solidité, est sorti, ville et jardins, de ma tasse de thé. » (*RTP*, I, 47).
- « Un petit coup au carreau, comme si quelque chose l’avait heurté, suivi d’une ample chute légère comme de grains de sable qu’on eût laissés tomber d’une fenêtre au-dessus, puis la chute s’étendant, se réglant, adoptant un rythme, devenant fluide, sonore, musicale, innombrable, universelle : c’était la pluie. » (*RTP*, I, 100).

« Tout d'un coup, d'une chambre qui était isolée au bout d'un couloir me semblèrent venir des plaintes étouffées. Je marchai vivement dans cette direction et appliquai mon oreille à la porte. « Je vous en supplie, grâce, grâce, pitié, détachez-moi, ne me frappez pas si fort, disait une voix. Je vous baise les pieds, je m'humilie, je ne recommencerai pas. Ayez pitié. — Non, crapule, répondit une autre voix, et puisque tu gueules et que tu te traînes à genoux, on va t'attacher sur le lit, pas de pitié », et j'entendis le bruit du claquement d'un martinet probablement aiguisé de clous car il fut suivi de cris de douleur. Alors je m'aperçus qu'il y avait dans cette chambre un œil-de-bœuf latéral dont on avait oublié de tirer le rideau ; cheminant à pas de loup dans l'ombre, je me glissai jusqu'à cet œil-de-bœuf, et là, enchaîné sur un lit comme Prométhée sur son rocher, recevant les coups d'un martinet en effet planté de clous que lui infligeait Maurice, je vis, déjà tout en sang, et couvert d'ecchymoses qui prouvaient que le supplice n'avait pas lieu pour la première fois, je vis devant moi M. de Charlus. » (*RTP*, IV, 394).

- Ce « Maurice » qui inflige à Charlus « les coups d'un martinet [...] planté de clous » est en fait « un garçon bijoutier » (*RTP*, IV, 396-397).
- Charlus se procure, auprès de « jeunes qui ressemblent assez à Morel », « l'illusion de prendre du plaisir avec lui » (*RTP*, IV, 397).
- Jupien a dû « vendre le lit de bois [...] » et « le remplacer par un lit de fer qui [va] mieux avec les chaînes » (*RTP*, IV, 419). Et il va jusqu'à lui assurer que les jeunes hommes embauchés sont tantôt le meurtrier d'« une concierge », tantôt « le tueur de bœufs » (*RTP*, IV, 396).
- « Il m'appelle crapule comme si c'était une leçon apprise. » (*Ibid.*).
- « Je vais envoyer ça à mes vieux et j'en garderai un peu pour mon frangin qui est sur le front » (*RTP*, IV, 405).
- « Il est gentil de me dire ça. Et comme il le dit bien ! On dirait que c'est la vérité. Après tout, qu'est-ce que ça fait que ce soit la vérité ou non puisqu'il arrive à me le faire croire ? » (*RTP*, IV, 404).

- « [...] un plaisir sadique de se mêler à une vie crapuleuse » (*RTP*, IV, 404) ;
« il y a d'ailleurs chez le sadique [...] une soif de mal » (*RTP*, IV, 406).

- Sadique : « 1. Personne dont la perversion sexuelle est le sadisme (1888, Villate). 2. Personne qui prend plaisir à faire souffrir les autres. Av. 1922. Proust » (*Grand Larousse de la langue française*); « Prononc. et Orth.: [sodik]. Att. ds Ac. 1935. Étymol. et Hist. 1. 1862 adj. (FLAUB., *Corresp.*, p. 747); 2. 1882 subst. (E. DE GONCOURT, *Faustin*, p. 321). (*Trésor de la langue française*).

- Masochiste : « fin du XIXe siècle » » (*Grand Larousse de la langue française*); « Prononc.: []. Étymol. et Hist. 1896 (M. A. RAFFALOVITCH, *Uranisme et unisexualité*, 134 ds QUEM.DDL t. 21). (*Trésor de la langue française*).

- « “Regarde, il souffre”, lui dit-elle tout bas, dans l'élan momentané d'une cruauté sadique » (*RTP*, II, 477).

C'est peut-être d'une impression ressentie aussi auprès de Montjouvain, [...] impression restée obscure alors, qu'est sortie, bien après, l'idée que je me suis faite du sadisme. [...]

Étant allé jusqu'à la mare de Montjouvain où j'aimais revoir les reflets du toit de tuile, je m'étais étendu à l'ombre et endormi dans les buissons du talus qui domine la maison [...]. Il faisait presque nuit quand je m'éveillai, je voulus me lever, mais je vis Mlle Vinteuil [...]. Elle était en grand deuil, car son père était mort depuis peu [...]. Au fond du salon de Mlle Vinteuil, sur la cheminée était posé un petit portrait de son père que vivement elle alla chercher au moment où retentit le roulement d'une voiture qui venait de la route, puis elle se jeta sur un canapé, et tira près d'elle une petite table sur laquelle elle plaça le portrait [...]. Bientôt son amie entra. Mlle Vinteuil l'accueillit sans se lever, ses deux mains derrière la tête et se recula sur le bord opposé du sofa comme pour lui faire une place. [...]

Dans l'échancrure de son corsage de crêpe Mlle Vinteuil sentit que son amie piquait un baiser, elle poussa un petit cri, s'échappa, et elles se poursuivirent en sautant, faisant voleter leurs larges manches comme des ailes et gloussant et piaillant comme des oiseaux amoureux. Puis Mlle Vinteuil finit par tomber sur le canapé, recouverte par le corps de son amie. Mais celle-ci tournait le dos à la petite table sur laquelle était placé le portrait de l'ancien professeur de piano. Mlle Vinteuil comprit que son amie ne le verrait pas si elle n'attirait pas sur lui son attention, et elle lui dit, comme si elle venait seulement de le remarquer :

« Oh ! ce portrait de mon père qui nous regarde, je ne sais pas qui a pu le mettre là, j'ai pourtant dit vingt fois que ce n'était pas sa place. »

« Sais-tu ce que j'ai envie de lui faire à cette vieille horreur ? » dit-elle en prenant le portrait.

Et elle murmura à l'oreille de Mlle Vinteuil quelque chose que je ne pus entendre.

« Oh ! tu n'oserais pas.

— Je n'oserais pas cracher dessus ? sur ça ? » dit l'amie avec une brutalité voulue.

Je n'en entendis pas davantage, car Mlle Vinteuil, d'un air las, gauche, affairé, honnête et triste vint fermer les volets et la fenêtre, mais je savais maintenant, pour toutes les souffrances que pendant sa vie M. Vinteuil avait supportées à cause de sa fille, ce qu'après la mort il avait reçu d'elle en salaire.

[...] Certes, dans les habitudes de Mlle Vinteuil l'apparence du mal était si entière qu'on aurait eu de la peine à la rencontrer réalisée à ce degré de perfection ailleurs que chez une sadique [...].
Une sadique comme elle est l'artiste du mal [...]. (RTP, I, 157-162).

– *Le Grand Larousse de la langue française* date la première apparition du mot « sadomasochiste » de 1964, et celle du mot « sadomasochisme » de 1953. *Trésor de la langue française* partage grosso modo ces datations.

- Gide recommande aussitôt à Proust cet « extraordinaire article de Freud », allant jusqu'à lui proposer de le lui prêter si Proust ne le connaît pas encore (*Corr.*, XX, 262).
- « Si je n'ai pas compris la phrase sur Freud, c'est que je n'ai pas lu ses livres » (*Corr.*, XX, 447).
- « [...] la particularité la plus surprenante de cette perversion réside en ceci que sa forme active et sa forme passive se rencontrent régulièrement ensemble chez la même personne. Celui qui éprouve le plaisir à engendrer chez d'autres de la douleur dans la relation sexuelle, celui-là est également capable de jouir comme d'un plaisir la douleur qui peut naître pour lui de relations sexuelles. Un sadique est toujours aussi en même temps un masochiste ». (Sigmund Freud, *Trois essais sur la théorie sexuelle* (1905), traduit de l'allemand par Pierre Cotet et Franck Rexand-Galais, PUF, 2010, p. 35).

- Le garçon écrit à sa mère un mot pour la « suppli[er] de monter pour une chose grave » (*RTP*, I, 28) ; malgré la réponse négative de sa mère : « Il n'y a pas de réponse » (*RTP*, I, 31), il guette son arrivée en haut de l'escalier, bravant la menace qu'« on ne [le] laisse plus rester à la maison », et qu' « on [le] mett[e] au collège le lendemain » (*RTP*, I, 33).
- « L'angoisse que je venais d'éprouver, je pensais que Swann s'en serait bien moqué s'il avait lu ma lettre et en avait deviné le but ; or, au contraire, comme je l'ai appris plus tard, une angoisse semblable fut le tourment de longues années de sa vie et personne, aussi bien que lui peut-être, n'aurait pu me comprendre » (*RTP*, I, 30).

- La jalousie est « l'ombre de [l']amour » (*RTP*, I, 271).
- Mme Cottard : « Quand Odette est quelque part elle ne peut jamais rester bien longtemps sans parler de vous. Et vous pensez que ce n'est pas en mal. Comment ! vous en doutez ? » (*RTP*, I, 369). Et elle ajoute : « Mais elle vous adore ! Ah ! je crois qu'il ne faudrait pas dire ça de vous devant elle ! On serait bien arrangé ! » (*Ibid.*)
- Odette : « Pour M. Swann, c'était parce que je l'aimais follement [...]. Pauvre Charles, il était si intelligent, si séduisant, exactement le genre d'hommes que j'aimais. » (*RTP*, IV, 598-599).
- « Il ne fut pas jaloux d'abord de toute la vie d'Odette, mais des seuls moments où une circonstance, peut-être mal interprétée, l'avait amené à supposer qu'Odette avait pu le tromper » (*RTP*, I, 279).

- « [...] tous les souvenirs voluptueux qu'il emportait de chez elle étaient comme autant d'esquisses, de "projets" pareils à ceux que vous soumet un décorateur, et qui permettaient à Swann de se faire une idée des attitudes ardentes ou pâmées qu'elle pouvait avoir avec d'autres. » (*RTP*, I, 272).
- « Sa jalousie ne trouvait pas que [Swann] eût assez souffert et cherchait à lui faire recevoir une blessure plus profonde encore. » (*RTP*, I, 358-359).

- Dans « une conversation ponctuée de silences et de monosyllabes », il s'entête lui-même, « avec une sorte de rage désespérée », à « détruire les instants qu'[ils auraient] pu donner à l'amitié et au bonheur » (*RTP*, I, 573).

- Il lui dit qu'« elle n'[est] pas gentille », et Gilberte lui répond : « C'est vous qui n'êtes pas gentil. »
- Le héros : « Mais en quoi ne suis-je pas gentil ? »
- Gilberte : « Non, cela ne servirait à rien, je ne peux pas vous expliquer. ».
- Le héros : « Si vous saviez le chagrin que vous me faites, vous me le diriez ». (*RTP*, I, 574).

- « Mais ce chagrin qui, si elle avait douté de mon amour eût dû la réjouir, l'irrita au contraire. Alors, comprenant mon erreur, décidé à ne plus tenir compte de ses paroles, la laissant sans la croire, me dire : “Je vous aimais vraiment, vous verrez cela un jour” [...], j'eus le courage de prendre subitement la résolution de ne plus la voir [...]. » (*RTP*, I, 574).
- « Moi, je vous aimais. » (*RTP*, IV, 269).
- « C'était à un long et cruel suicide du moi qui en moi-même aimait Gilberte que je m'acharnais avec continuité » (*RTP*, I, 600).

- « [...] j'ai oublié mon lorgnon et je ne vois pas bien, mais elles sont certainement au comble de la jouissance. On ne sait pas assez que c'est surtout par les seins que les femmes l'éprouvent. Et voyez, les leurs se touchent complètement. » (*RTP*, III, 191).
- « Albertine avait l'air d'y montrer, de faire constater à Andrée quelque frémissement voluptueux et secret » (*Ibid.*).

- « Vous vous rappelez que je vous ai parlé d'une amie plus âgée que moi qui m'a servi de mère, de sœur [...]. Hé bien ! cette amie [...], regardez comme c'est extraordinaire, est justement la meilleure amie de la fille de ce Vinteuil » (*RTP*, III, 499).
- « Vous voulez dire que vous avez appris ce soir que je vous ai menti quand j'ai prétendu avoir été à moitié élevée par l'amie de Mlle Vinteuil. C'est vrai que je vous ai un peu menti. [...] Je sentais que je vous ennuyais, que vous me trouviez bécasse ; j'ai pensé qu'en vous disant que ces gens-là m'avaient fréquentée, que je pourrais très bien vous donner des détails sur les œuvres de Vinteuil, je prendrais un petit peu de prestige à vos yeux, que cela nous rapprocherait. » (*RTP*, III, 839).

- « [...] quand il voulait mettre des guillemets il traçait une parenthèse, et quand il voulait mettre quelque chose entre parenthèses il le mettait entre guillemets. » (*RTP*, IV, 96).
- Le protagoniste déchiffre, derrière le barbarisme « symecope », une allusion à la « syncope » de sa grand-mère (*RTP*, III, 175).
- « C'est une femme qui doit avoir la maladie du mensonge. » (*RTP*, IV, 101).
- « Ah ! tu me mets aux anges » (*RTP*, IV, 106).
- « Mais tout dévoué à vos ordres et voulant faire n'importe quoi pour vous faire plaisir, j'ai emmené coucher avec moi la petite blanchisseuse. » (*Ibid.*).

- « Hé bien ! vous ne dites pas si vous viendrez en Italie avec nous ? — Madame, je crois bien que ce ne sera pas possible. [...] — Je voudrais tout de même savoir comment, dix mois d'avance, vous pouvez savoir que ce sera impossible. — Ma chère duchesse, je vous le dirai si vous y tenez, mais d'abord vous voyez que je suis très souffrant. — Hé bien, en un mot la raison qui vous empêchera de venir en Italie ? — Mais, ma chère amie, c'est que je serai mort depuis plusieurs mois. » (*RTP*, II, 881-882).
- Swann : « Il paraît que Loubet est en plein pour nous, de source tout à fait sûre. [...] Je vous dis cela parce que je sais que vous marchez à fond avec nous. »
- Saint-Loup : « C'est une affaire mal engagée dans laquelle je regrette bien de m'être fourré. » (*RTP*, III, 97).

- « Cela ne présente aucune importance, car je ne suis pas mouillé » (*RTP*, II, 513).
- « Quand on n'a pas des domestiques assez bien stylés pour savoir placer un vase sans risquer de tremper et même de blesser les visiteurs » (*RTP*, II, 514).
- « Il était de ces gens susceptibles et “nerveux” qui ne peuvent supporter d'avoir commis une maladresse qu'ils ne s'avouent pourtant pas, pour qui elle gâte toute la journée. Furieux, il se sentait des idées noires, ne voulait plus retourner dans le monde. » (*Ibid.*)
- Bloch : « Vous, monsieur, vous êtes certainement dreyfusard : à l'étranger tout le monde l'est ».
- M. d'Argencourt : « C'est une affaire qui ne regarde que les Français entre eux, n'est-ce pas ? »

- « [...] cette insolence particulière qui consiste à prêter à l'interlocuteur une opinion qu'on sait manifestement qu'il ne partage pas, puisqu'il vient d'en émettre une opposée. » (*RTP*, II, 543).
- Bloch : « Vous, Monsieur, qui êtes français, vous savez certainement qu'on est dreyfusard à l'étranger, quoiqu'on prétende qu'en France on ne sait jamais ce qui se passe à l'étranger. »
- Le duc de Châtellerauld : « Excusez-moi, monsieur, de ne pas discuter de Dreyfus avec vous, mais c'est une affaire dont j'ai pour principe de ne parler qu'entre Japhétiques [les descendants de Japhet, père de la race blanche]. »
- Pris au dépourvu et guère disposé à « prononcer des phrases ironiques sur ses origines juives, sur son côté qui tenait un peu au Sinaï », Bloch n'a que cette surprise naïve : « Mais comment avez-vous pu savoir ? Qui vous a dit ? » (*RTP*, II, 544).

- Le rêve de Morel « serait de trouver une jeune fille bien pure, de [s']en faire aimer et de lui prendre sa virginité ».
- Charlus exalté sensuellement ne peut « se retenir de pincer tendrement l'oreille » du jeune homme, et lui dit, « en le serrant de plus près » : « Vraiment, tu ferais cela ? » (*RTP*, III, 396-397).
- C'est le sadisme de Morel qui lui a causé « un plaisir sensuel momentané » (*RTP*, III, 397).

- Les « riches financiers Israël », les acquéreurs de la « demeure qui avait appartenu à sa famille ». La maison, « dont le parc était de Le Nôtre », était à ses yeux « déshonorée » par une telle transaction, au point que, selon lui, « ces Israël devraient être en prison » (*RTP*, II, 123).

- Le protagoniste : « Bloch [est] français »
- Charlus : « Ah ! j'avais cru qu'il était juif » (*RTP*, II, 584).

- « Mme Alphonse Rothschild » (*RTP*, II, 590).
- Charlus souhaite que Bloch lui fasse assister « à quelque belle fête au Temple, à une circoncision, à des chants juifs », et exprime le désir violent d'« une lutte entre [lui] et son père où il le blesserait comme David Goliath », ainsi que d'une scène où il frapperait « à coups redoublés sur sa charogne, [...], sur sa carogne de mère » (*RTP*, II, 584).

- « Quelle horreur ! [...] Toutes les localités ou propriétés appelées “La Commanderie” ont été bâties ou possédées par les chevaliers de l’ordre de Malte (dont je suis) [...]. J’habiterais La Commanderie que rien ne serait plus naturel. Mais un juif ! Du reste cela ne m’étonne pas ; cela tient à un curieux goût du sacrilège, particulier à cette race. » (*RTP*, III, 490).
- « [...] ce discours antijuif ou prohébreu — selon qu’on s’attachera à l’extérieur des phrases ou aux intentions qu’elles recelaient — » (*RTP*, III, 492).
- « Je comprends qu’ils aient reculé devant le coupé superfétatoire. C’aurait été un recoupé. » (*RTP*, III, 493).

- « L'Héautontimorouménos » de Baudelaire : « Je suis la plaie et le couteau ! / Je suis le soufflet et la joue ! / Je suis les membres et la roue, / Et la victime et le bourreau ! / Je suis de mon cœur le vampire / -- Un de ces grands abandonnés [...] ».
- « Quel malheur que M. de Charlus ne soit pas romancier ou poète ! » (*RTP*, IV, 410).
- « M. de Charlus n'était en art qu'un dilettante, qui ne songeait pas à écrire et n'était pas doué pour cela » (*Ibid.*).
- « [...] le point où se trouve un Charlus par rapport au désir fait naître autour de lui les scandales, *le force à prendre la vie sérieusement, à mettre des émotions dans le plaisir*, l'empêche de s'arrêter, de s'immobiliser dans une vue ironique et extérieure des choses, *rouvre sans cesse en lui un courant douloureux*. Presque chaque fois qu'il adresse une déclaration, *il essuie une avanie*, s'il ne risque pas même la prison. » (*Ibid.* C'est nous qui soulignons).

- « Si M. de Charlus avait été romancier, la maison que lui avait aménagée Jupien, en réduisant dans de telles proportions les risques, du moins [...] les risques à l'égard d'un individu des dispositions duquel, dans la rue, le baron n'eût pas été assuré, eût été pour lui un malheur. » (*RTP*, IV, 410).
- « Comme la souffrance va plus loin en psychologie que la psychologie ! » (*RTP*, IV, 3).
- « Malheureusement il est plus malheureux qu'il n'est méchant : quand il s'agit de ses propres passions, tout en en connaissant aussi bien la généralité, il s'affranchit moins aisément des souffrances personnelles qu'elles causent. [...] Mais le ressentiment de l'affront, les douleurs de l'abandon auraient alors été les terres que nous n'aurions jamais connues, et dont la découverte, si pénible qu'elle soit à l'homme, devient précieuse pour l'artiste. » (*RTP*, IV, 480).

- « [...] les œuvres, comme dans les puits artésiens, montent d'autant plus haut que la souffrance a plus profondément creusé le cœur. » (*RTP*, IV, 487).
- « Car le bonheur seul est salubre pour le corps ; mais c'est le chagrin qui développe les forces de l'esprit. D'ailleurs, ne nous découvrirait-il pas à chaque fois une loi, qu'il n'en serait pas moins indispensable pour nous remettre chaque fois dans la vérité, nous forcer à prendre les choses au sérieux, arrachant chaque fois les mauvaises herbes de l'habitude, du scepticisme, de la légèreté, de l'indifférence. » (*RTP*, IV, 484-485).

- « Alors seulement quand elle l'a éclairé, quand elle l'a intellectualisé, on distingue, et avec quelle peine, la figure de ce qu'on a senti. Mais je me rendais compte aussi que cette souffrance que j'avais connue d'abord avec Gilberte, que notre amour n'appartient pas à l'être qui l'inspire, est salutaire. Accessoirement comme moyen [...] mais principalement parce que, si notre amour n'est pas seulement d'une Gilberte (ce qui nous fait tant souffrir), ce n'est pas parce qu'il est aussi l'amour d'une Albertine, mais parce qu'il est une portion de notre âme, plus durable que les moi divers qui meurent successivement en nous et qui voudraient égoïstement le retenir, et qui doit — quelque mal, quelque mal d'ailleurs utile que cela nous fasse — se détacher des êtres pour en restituer la généralité et donner cet amour, la compréhension de cet amour, à tous, à l'esprit universel et non à telle puis à telle en lesquelles tel puis tel de ceux que nous avons été successivement voudraient se fondre. » (*RTP*, IV, 475-476).

- « Moi je dis que la loi cruelle de l'art est que les êtres meurent et que nous-mêmes mourions en épuisant toutes les souffrances, pour que pousse l'herbe non de l'oubli mais de la vie éternelle, l'herbe drue des œuvres fécondes, sur laquelle les générations viendront faire gaiement, sans souci de ceux qui dorment en dessous, leur "déjeuner sur l'herbe". » (*RTP*, IV, 615).